

World Politics. Le changement dans l'ordre international y est expliqué par les efforts de puissances émergentes pour s'assurer une plus grande part du gâteau lorsque leur situation au sein de l'ordre établi ne leur paraît plus satisfaisante.

Kathleen R. MacNamara, quant à elle, reprend cet édifice théorique gilpinien et montre comment il lui fut utile dans l'analyse de son propre sujet de recherche, la position de l'Europe face aux États-Unis au sein de l'ordre international. L'apport de Gilpin lui permet de tracer un portrait de cette situation où les États-Unis demeurent l'État le plus puissant, mais également de relever des signes du déclin de son pouvoir économique et de son prestige international qui, s'ils ne sont pas contrés, pourraient mener vers une transition hégémonique dont profiterait l'Europe.

Enfin, William C. Wohlforth traite de l'œuvre de Gilpin en comparaison avec la version dominante du néoréalisme établie par Waltz. Il pose la question à savoir quel serait le portrait contemporain de la discipline des Relations internationales si la version du néoréalisme de Gilpin était dominante au lieu de celle de Waltz ou, au minimum, si l'approche de Gilpin s'était démarquée comme une conception distincte du réalisme au lieu d'être amalgamée à la position waltzienne. Wohlforth en conclut premièrement que la discipline n'éprouverait pas autant de difficulté à expliquer les changements de l'ordre international. Deuxièmement, les penseurs réalistes seraient moins obsédés par le concept d'équilibre de la puissance. Troisièmement, d'intéressantes théories comme celle de la surextension impériale

pourraient occuper une place plus grande dans les schémas d'analyse. Quatrièmement, la relation de la discipline avec les autres pourrait être plus ouverte au lieu de représenter essentiellement un jeu à somme nulle.

Il faut prendre cet ouvrage pour ce qu'il est, c'est-à-dire une collection de textes écrits en l'honneur de Gilpin par des collègues et amis qui partagent des approches sympathiques à la sienne. Si les ouvrages majeurs de Gilpin et leurs principaux apports théoriques y sont présentés, c'est dans un esprit d'éloge laissant très peu de place à l'analyse critique. Ainsi, cet ouvrage s'adresse moins à l'étudiant recherchant une introduction à l'approche de Gilpin qu'à ceux démontrant déjà un intérêt pour ce dernier. De plus, la lecture est marquée par un sentiment de redondance, les auteurs se rejoignant sur plusieurs points sans apporter de nouvelles perspectives.

Jonathan VIGER
Département de sociologie
Université du Québec à Montréal

Parcours transnationaux de la démocratie. Transition, consolidation, déstabilisation

Renée FREGOSI, 2011,
Bruxelles, Peter Lang, 195 p.

Récemment, mais foisonnantes, les études sur la démocratisation se sont penchées sur les transitions des années 1970 en Europe du Sud, puis sur celles des années 1980 en Amérique latine, avant d'être renouvelées par les expériences de l'Europe de l'Est des années 1990. La transition démocratique, définie comme le processus complexe de sortie pacifique d'un régime autoritaire, est devenue un objet d'étude à part entière, notamment

analysé par les chercheurs Guillaume O'Donnell, Philippe Schmitter et Laurence Whitehead. Nourri de cette littérature de référence, le livre de Renée Fregosi offre une synthèse des processus de transformation élargie aux questionnements contemporains sur la consolidation démocratique, la justice transitionnelle, le populisme ou encore la gouvernance. Là réside le premier intérêt d'un ouvrage qui, rappelant l'ambivalence des mouvements de démocratisation, apporte des outils de compréhension indispensables à l'analyse des mutations des régimes politiques, au moment où les récents bouleversements du Maghreb en soulignent l'actualité, l'utilité et la pertinence.

Au-delà de la présentation des fondamentaux de la discipline, Renée Fregosi apporte un éclairage sur les ressorts du passage à la démocratie. « [A]xe définitionnel de la démocratie », les élections sont mises en perspective avec les stratégies de contournement que constituent les fraudes électorales et les pratiques intrusives du contrôle international. Tout un chapitre est également consacré à « ce que consolider veut dire », une thématique stimulante qui permet à l'auteur de revenir sur le rôle primordial des partis politiques. C'est en effet le pluralisme partisan, mais aussi la capacité des groupes politiques à former des alliances, qui favorise la pérennisation et la stabilisation du fonctionnement démocratique. La gouvernance et la gouvernabilité, concepts mobilisateurs liés à l'étude sur les transitions, conduisent à une réflexion sur l'évolution des politiques publiques, l'équilibre entre l'individuel et le collectif, ainsi que les intérêts des élites, qui expliquent la fragilité des démocraties

et les tentations d'autoritarisme. Enfin, Renée Fregosi montre comment, à la charnière du basculement de régime, l'établissement progressif de la justice transitionnelle entre en conflit avec les nécessités de la stabilité politique et de la paix civile. Les acteurs politiques et la population se sont longtemps méfiés de la condamnation et de la sanction judiciaires des anciens collaborateurs, jusqu'à la montée en puissance des organes judiciaires internationaux qui a favorisé, dans les années 2000, un « justicialisme tous azimuts ».

L'ouvrage s'articule autour d'une double réflexion dynamique sur l'autoritarisme et la démocratie, l'une et l'autre se répondant sans cesse dans le souci didactique d'expliquer les moteurs des processus transitionnels. Ainsi rattaché à la discipline contestée de la transitologie, il ne fait pas l'économie d'une définition précise, scientifique et transnationale de ce que représente une transition démocratique, identifiant les conditions de sa réalisation sans en dissimuler les arrangements intrinsèques. Il s'appuie en outre sur une étude comparative riche qui permet d'« analyser en termes globaux ces étranges phénomènes politiques que sont les transitions ». Son mérite ne tient pas seulement à l'étendue du spectre géographique et temporel des expériences démocratiques citées, car Renée Fregosi revient également sur les logiques de résistance caractéristiques de certains pays comme Cuba et la Chine. Les exemples sont donc nombreux et le lecteur souhaiterait même qu'ils soient parfois plus longuement développés. Un retour sur la situation des Balkans, où les trajectoires de transformation démocratique sont singulières, aurait d'ailleurs été le bienvenu. Mais c'est

le propre d'un ouvrage scientifique concis qui, en moins de deux cents pages, réussit à présenter un vaste tableau des expériences de démocratisation sans en négliger les fondements théoriques : il éveille la curiosité, propose des pistes et suscite l'envie d'aller à la découverte d'autres auteurs.

Richesse des illustrations et abondance des sources concourent ainsi à montrer la pluralité des trajectoires de transformation et, finalement, l'idiosyncrasie des régimes démocratiques et autoritaires, comme les hasards du succès de la démocratie. Étayé par d'utiles notes de bas de page et une riche bibliographie en fin d'ouvrage – références dont l'auteur ne se prive pas de relativiser les conclusions –, le livre de Renée Fregosi guide le lecteur intéressé par un sujet qui ne cesse d'être réinterprété au gré de nouvelles études et d'événements inédits.

Odile PERROT

*Réseau francophone de recherche
sur les opérations de paix*

Causes of War

The Struggle for Recognition

*Thomas LINDEMANN, 2010,
Colchester, UK, ECPR Press, 169 p.*

The International Politics of Recognition

*Thomas LINDEMANN
et Erik RINGMAR (dir.), 2012,
Boulder, CO, Paradigm Publishers, 239 p.*

Les théories relatives aux causes de la guerre sont souvent basées sur l'hypothèse selon laquelle l'acteur rationnel est à la poursuite de la satisfaction matérielle, ignorant ainsi l'importance de l'aspect symbolique. Les ouvrages de Lindemann ainsi que de Lindemann et Ringmar fournissent un

cadre théorique et rapportent plusieurs études de cas dans le but, d'une part, d'explorer empiriquement le lien entre la non-reconnaissance et les causes des guerres interétatiques et, d'autre part, de démontrer que la non-reconnaissance (autant que les intérêts matériels) peut devenir une cause réelle de la guerre. Il s'agit d'abord d'ouvrages qui proposent un nouveau cadre théorique en Relations internationales.

L'ouvrage de Thomas Lindemann se compose de deux parties. Dans la première partie, l'auteur définit son cadre théorique. En spécifiant que le lien entre la guerre et la quête de reconnaissance est probabiliste et non pas déterministe, l'auteur ne cherche pas à remplacer d'autres théories qui expliquent les causes de la guerre ; son but est plutôt de démontrer que la guerre peut également être motivée par la nécessité de préserver les images de soi des acteurs. S'appuyant sur une variété de théories issues de différentes disciplines, Lindemann reconnaît que certains désirs de reconnaissance sont socialement construits, alors que d'autres sont basés sur des besoins psychologiques élémentaires comme le respect, l'estime de soi, l'identité, etc. Il soutient que ce sont là des motivations universelles de la nature humaine et que leur déni peut conduire à un comportement agressif.

Lindemann énonce quatre principales hypothèses, chacune montrant un lien différent entre la non-reconnaissance et la guerre :

1) Les dirigeants ayant des « identités démesurées » peuvent provoquer des « guerres pour le prestige ». L'aspiration à la supériorité symbolique (par exemple la dimension architecturale des bâtiments gouvernementaux) encourage donc la quête à la puissance matérielle.